

CHAPITRE III.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

D'après les rationalistes, le Cantique de Salomon a été placé par méprise dans le recueil des Écritures. Voici ce que dit M. Reuss :

Le petit livre connu sous le nom de Cantique des Cantiques ne se trouve dans la Bible que par suite du plus étrange malentendu¹, et il ne s'y est maintenu que grâce au despotisme de la tradition, qui a mieux aimé s'accommoder des plus monstrueuses extravagances de l'exégèse que d'avouer une erreur obstinément niée et pourtant si facile à découvrir... [Il est] totalement différent de tout le reste de l'Écriture Sainte, et conçu dans un esprit, nous ne disons pas anti-religieux, mais positivement étranger aux sentiments qui dominent partout ailleurs dans ce recueil. Il est certain que la Bible renferme plus d'un écrit qui, apprécié au point de vue purement littéraire, est bien inférieur au

¹ M. Renan dit dans le même sens : « Par un miracle étrange, et grâce à une méprise pour laquelle la critique ne saurait se montrer bien sévère, puisqu'elle nous a conservé le plus curieux peut-être des monuments de l'antiquité, un livre entier, œuvre de ces moments d'oubli où le peuple de Dieu laissait reposer ses espérances infinies, est venu jusqu'à nous. » E. Renan, *Le Cantique des Cantiques*, 2^e édit., 1870, p. IV.

Cantique, mais il n'y en a pas un qui ne soit destiné à éveiller ou à fortifier le sentiment religieux et propre à le nourrir... Cet élément manque ici d'une manière absolue. Nous avons maintenant affaire à une poésie profane. En nous servant de ce terme, nous ne voulons pas exprimer un blâme, mais seulement constater le fait que nous ne pouvons reconnaître à ces quelques pages aucun des caractères qui leur assureraient, à n'importe quel titre, la place qu'elles occupent dans le volume sacré et que pendant dix-huit siècles, et à deux ou trois exceptions près, personne n'a songé à leur contester¹.

S'il était aussi évident que le prétend M. Reuss que le Cantique est un poème purement profane, et non susceptible d'une interprétation autre que celle qu'il lui donne, il serait vraiment étonnant que personne « pendant dix-huit siècles, à deux ou trois exceptions près, » ne s'en fût point aperçu. En réalité, ni les Juifs ni les chrétiens n'ont entendu l'œuvre de Salomon comme l'entend la critique rationaliste. Le fait est incontestable. Si l'on n'y avait pas attaché un sens religieux, jamais il n'aurait été admis dans le corps des Écritures². M. Reuss ne le nie point. « Nous pouvons être assurés, dit-il, qu'on n'aurait pas joint ce livre aux autres réputés inspirés, si on ne lui avait prêté un sens qui justifiait cette place³. »

L'histoire d'ailleurs établit de la manière la plus certaine que le Cantique a toujours été regardé par les

¹ Ed. Reuss, *Le Cantique des Cantiques*, p. 4, 3.

² Théodoret, *In Cant. Prol.*, t. LXXXI, col. 29.

³ Ed. Reuss, *Le Cantique des Cantiques*, p. 5.

Pères et les docteurs de l'Église comme un des livres « destinés à éveiller ou à fortifier le sentiment religieux et propres à le nourrir. » L'histoire de l'exégèse chrétienne tout entière nous atteste que les interprètes et les commentateurs, à commencer par Origène, le plus ancien de ceux qui nous sont connus, ont su en tirer les leçons les plus instructives et les plus édifiantes. Qui ne sait le bel usage qu'en ont fait saint Bernard, saint François de Sales, le frère Louis de Léon et tant d'autres ?

L'Ancien et le Nouveau Testament ont souvent comparé les rapports de Dieu avec son peuple à ceux de l'époux avec l'épouse. La loi nouvelle étant par excellence la loi d'amour devait se complaire, plus encore que la loi ancienne, dans cette image gracieuse et attachante, qui voit dans Notre-Seigneur Jésus-Christ versant son sang pour nous le bien-aimé de l'âme fidèle. Aussi, sur les lèvres de ces vierges généreuses que l'héroïsme de leur martyre, subi à cause de leur chasteté plus encore que de leur foi, fait rayonner d'une auréole de gloire si pure, retrouvons-nous le langage de l'épouse du Cantique. Cécile et Agnès s'expriment à Rome comme elles s'exprimaient à Jérusalem, et l'Église, dans ses offices, ne craint pas de rappeler leur langage, capable peut-être de scandaliser certaines âmes, mais propre aussi à édifier celles qui sont droites et simples. Assurément, comme l'écrivait Origène¹, le Cantique des cantiques ne doit pas être mis dans toutes les mains; néanmoins il est des âmes d'élite qui sont capables de

¹ Origène, *In Cant.*, *Prol.*, t. XIII, col. 63; *Hom.* 1, col. 37.

le comprendre et de s'en servir pour s'élever vers Dieu. Ceux qui ont le cœur pur voient Dieu, comme le dit Notre-Seigneur dans l'Évangile¹. « Quand je lus ce fameux Cantique des cantiques, que Voltaire appelait avec tant de goût « une chanson de corps de garde, » je fus étonné, dit Lacordaire, de demeurer si froid devant une si grande et si orientale nudité d'expression; je me demandai pourquoi, ne comprenant pas encore que, s'il y a un art de cacher le vice sous des formes de style savamment calculées, il y a aussi un art de cacher la vertu sous des couleurs qui sembleraient celles de la passion. Il en est du Cantique des cantiques comme du crucifix : tous les deux sont nus impunément parce qu'ils sont divins². »

Les mœurs de l'Orient nous expliquent le caractère de sa littérature. Les hommes et les femmes y vivent complètement séparés, de là vient que le langage est moins réservé et que la poésie n'y ressemble pas, sous beaucoup de rapports, à celle de l'Occident; on n'y rencontre point ce qu'on trouve dans les poèmes européens et l'on y voit des images et des descriptions qui ne sont pas dans les nôtres³. De plus, la civilisation hébraïque

¹ Matth., v, 8.

² H. Lacordaire, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, lettre II, dans ses *Œuvres*, Paris, 1877, t. IX, p. 288-289.

³ Voir Chardin, *Voyages en Perse*, 4 in-4°, Amsterdam, 1735, t. III, ch. XIV, p. 260-261, 263. « Les études égyptologiques viennent de leur côté d'authentifier à leur manière la poésie sans exemple jusque-là du Cantique. Le traducteur des *Chants d'amour du Papyrus de Turin et du Papyrus Harris*, qui sont de l'époque des Juges d'Israël, rapprochant de ces chants une stèle du Louvre

n'était pas raffinée comme la nôtre. Ce que le président de Brosses disait de certaines lois du Pentateuque, on peut le dire aussi du Cantique des cantiques. « Quand un peuple est sauvage, écrivait-il, il est simple, et ses expressions le sont aussi; comme elles ne le choquent pas, il n'a pas besoin d'en chercher de plus détournées, signes assez certains que l'imagination a corrompu la langue. Le peuple hébreu était à demi sauvage [c'est-à-dire peu avancé dans la civilisation]; le livre de ses lois traite sans détour des choses naturelles que nos langues ont soin de voiler. C'est une marque que chez eux ces

postérieure à Salomon (La stèle C. 100), où la reine Montéritis est appelée *Palme d'amour* comme la Sulamite *Amour*, où elle est comparée comme elle au *palmier*, où les beautés de son corps sont l'objet d'éloges analogues, dit avec raison : « Il n'y a personne qui, en lisant la traduction de ces chants, ne soit frappé de la ressemblance qu'ils présentent avec le *Cantique des cantiques*. Ce sont les mêmes façons de désigner l'héroïne sous le nom de *sœur*, les mêmes images poétiques empruntées à la voix de la tourterelle, par exemple; les mêmes comparaisons. Il serait imprudent de vouloir expliquer ces analogies par des emprunts faits à l'Égypte. L'Hébreu et l'Égyptien avaient à peu près la même conception de l'amour. » M. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, 3^e fascicule, p. 258, Paris, 1883. Ces analogies ne sont-elles pas, d'ailleurs, indiquées par le Cantique lui-même, puisque l'Époux, visant la superbe attitude et les magnifiques ornements de l'Épouse, lui dit : *A mon attelage des haras de Pharaon je t'ai comparée, ma bien-aimée?* Elles ne tombent que sur les images de l'amour humain, que l'amour divin a empruntées pour traduire et pouvoir rendre sensibles des sentiments d'un autre ordre. Mais sur ce terrain seul des éléments matériels, quelles différences littéraires! Et quelle comparaison, en vérité, à établir entre le babillage enfantin, diffus, sans mesure, des chants d'amour égyptiens, et les sublinités soutenues et audessus de toute langue humaine connue du Cantique des cantiques? » Davin, *Univers* du 20 octobre 1889.

façons de parler n'avaient rien de licencieux; car on n'aurait pas écrit un livre de lois d'une manière contraire aux mœurs¹. »

Il résulte de cette simplicité de mœurs et de langage que « une poésie allégorique et religieuse telle qu'est le Cantique des cantiques d'après l'interprétation antique et générale, n'a rien d'étrange ni de choquant pour les Orientaux². » Nous en avons la preuve dans les poèmes analogues que possèdent l'Inde et la Perse. Dans l'essai de William Jones sur la poésie mystique de ces deux pays nous lisons :

De temps immémorial, les peuples de l'Asie ont coutume d'exprimer la ferveur de la dévotion et l'ardeur de l'amour des créatures pour leur bienfaisant Créateur dans un langage figuré. [Ils possèdent une espèce particulière de poésie qui consiste presque exclusivement en une allégorie religieuse et mystique, quoique à première vue elle paraisse ne contenir que des expressions sensuelles]. Elle appartient particulièrement aux théistes persans, aux anciens Hushanghis et aux modernes Soufis, qui paraissent l'avoir empruntée aux philosophes indiens de l'école Védanta... Ces Soufis, comme les Védantis, ... sont d'accord pour admettre que les âmes humaines, si elles ne diffèrent pas toutes par leur nature, diffèrent au moins infiniment par le degré de perfection de l'esprit divin dont elles sont des parcelles et dans lequel elles seront finalement absorbées. L'esprit de Dieu remplit l'univers; il est constamment et immédiatement présent à

¹ (Ch. de Brosses), *Traité de la formation mécanique des langues*, 2 in-12, Paris, 1765, t. II, n° 189, p. 146. Cf. p. 148.

² Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, n° 938, t. IV, p. 180.

son œuvre; lui seul est parfaite bonté, vérité et beauté. L'amour qu'on a pour lui est le seul amour réel et véritable; l'amour qui se porte à tout autre objet est folie et illusion; les beautés de la nature ne sont que de faibles images des charmes divins, semblables aux images qui se reflètent dans un miroir. Pendant toute une éternité sans commencement et sans fin, la souveraine bonté est toujours occupée à produire la félicité ou les moyens d'y parvenir; mais les hommes ne peuvent l'acquérir que si, de leur côté, ils accomplissent les conditions de la « première alliance » conclue entre eux et leur créateur. En dehors de l'âme ou de l'esprit, rien n'existe absolument; « les êtres matériels, » comme les appellent les ignorants, ne sont que de gracieuses peintures que l'artiste éternel présente continuellement à nos âmes; nous devons prendre garde de ne pas attacher notre cœur à de tels fantômes, mais nous attacher plutôt exclusivement à Dieu qui est véritablement en nous, comme nous sommes seulement en lui. Nous-mêmes, dans ce malheureux état de séparation de notre bien-aimé, nous conservons « l'idée de la beauté céleste » et « le souvenir de nos premiers engagements; » les doux sons de la musique, les caresses de la brise, le parfum des fleurs renouvellent perpétuellement l'idée primitive, la rafraîchissent dans notre mémoire languissante et nous remplissent de sentiments de tendresse; il faut que nous entretenions en nous ces sentiments et qu'éloignant nos âmes de tout ce qui est vain, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas Dieu, nous nous rapprochions de son essence, parce que c'est dans notre union finale avec elle que doit consister notre suprême béatitude.

De ces principes découlent mille métaphores et figures poétiques, qui abondent dans la poésie sacrée des Perses et des Hindous; elles semblent signifier au fond la même chose et ne diffèrent que par l'expression, comme la langue que

parlent les deux peuples. Les Soufis modernes, qui ont pour règle de foi le Koran, supposent avec une grande élévation de pensées et de langage un *contrat formel*, conclu « au jour de l'éternité sans commencement, » entre tous les esprits créés et l'esprit supérieur dont ils furent détachés, lorsqu'une voix céleste s'adressant, en particulier, à chacun des esprits, leur dit : « N'es-tu pas avec ton Seigneur? » c'est-à-dire n'es-tu pas lié avec lui par un contrat solennel? Et tous les esprits répondirent d'une seule voix : « Oui. » C'est pourquoi les mots *alaïst*, « n'es-tu pas? » et *beli*, « oui, » reviennent sans cesse dans les vers mystiques des Persans et dans ceux des Turcs qui les imitent, comme les Romains imitaient les Grecs. Les Hindous décrivent le même contrat sous la figure d'un « mariage, » comme l'a si bien dépeint Isaïe. Car en considérant Dieu sous son triple aspect de créateur, de régénérateur et de conservateur, ils admettent qu'en tant que conservateur et bienfaisant il a paru dans la chair en la personne de Krichna et ils le représentent comme l'époux de Radha, mot qui signifie expiation, pacification, satisfaction et se dit allégoriquement de l'âme humaine ou plutôt de tout l'ensemble des esprits créés entre lesquels et le Dieu créateur ils supposent cet amour réciproque qui, ... d'après l'affirmation de nos théologiens orthodoxes, est figuré d'une manière métaphorique et mystique dans le Cantique de Salomon... L'amour de Krichna et de Radha ou l'attraction réciproque entre la bonté divine et l'âme humaine sont racontés dans le livre dixième du Bhagavat et fournissent la matière d'un petit drame pastoral appelé Gitagovinda. Il est l'œuvre de Jayadeva, qui fleurit, dit-on, avant Kalidasa, [l'auteur de Sakountala, il y a par conséquent au moins deux mille ans]¹.

¹ W. Jones, *The mystical Poetry of the Persians and Hindus*,

Le caractère mystique des poèmes perses et indiens dont parle William Jones n'est contesté par personne. « Ce qu'il y a de remarquable, dit M. Weber, parlant des productions de ce genre dans la littérature de l'Inde, c'est que dans quelques-uns de ces poèmes se présente le même cas que dans le Cantique des cantiques de Salomon : ils sont expliqués d'une manière mystique, et du moins dans l'un d'eux, le Gitagovinda de Jayadeva, l'auteur semble réellement s'être proposé pour but un tel rapport mystique, quelque peu que cela semble possible *a priori* avec les excès auxquels s'est abandonnée la licence extravagante de l'imagination¹. »

Govinda signifie « berger » et Gitagovinda est le chant du pasteur, qui dans ce poème n'est autre que Krichna. Le poète raconte les aventures de son héros avec les bergères nommées Gôpis, mais berger et bergères ne sont que des symboles religieux.

Quant à la littérature de la Perse, « [les Soufis], dit Chardin, ont un livre où tous leurs sentiments sont recueillis, tant sur la philosophie que sur la théologie, lequel on peut appeler leur *Somme théologique*. Ils le nomment *Gulchendras*, c'est-à-dire *Parterre de Mystères*, pour donner à entendre que c'est une théologie

dans ses *Works*, 13 in-8°, Londres, 1807, t. IV, p. 211-235, et aussi dans les *Asiatick Researches or Transactions of the Society instituted in Bengal*, t. III, Calcutta, 1799, p. 353, 360-362. Le Gitagovinda est traduit, *ibid.*, p. 376-404, et *Works*, p. 236-268, avec les suppressions nécessaires.

¹ A. Weber, *Histoire de la littérature indienne*, trad. Sadous, in-8°, Paris, 1859, p. 330-331.

mystique... Il y a plusieurs ouvrages en prose et en vers qui expliquent, commentent et illustrent le livre de *Gulchendras*... Le plus estimé est le *Menavi*, gros livre de théologie mystique où... l'amour divin et l'union intime avec Dieu est décrit en termes extatiques¹. » Les poèmes d'Hafiz, de Djelal-Eddin Roumi, de Wali, sont aussi allégoriques comme le Cantique des cantiques.

Les rationalistes ne peuvent donc nier l'existence de la poésie mystique en Orient, mais il la nient néanmoins chez les Hébreux, afin de pouvoir attribuer au Cantique un caractère exclusivement profane. Voici ce que dit M. Renan :

A quelles invraisemblances ne s'expose-t-on pas en plaçant un grand développement de théologie transcendante en Judée au x^e siècle avant J.-C. Rien ne fut jamais plus éloigné du mysticisme que l'ancien esprit hébreu. L'idée de mettre en rapport le créateur avec la créature, la supposition qu'ils peuvent être amoureux l'un de l'autre, et les mille raffinements de ce genre où le mysticisme hindou et le mysticisme chrétien se sont donné carrière, sont aux antipodes de la conception sévère du Dieu sémitique. Il n'est pas douteux que de telles idées n'eussent passé pour blasphèmes en Israël... Aucun peuple n'a été plus sobre que le peuple hébreu de symbolisme, d'allégories, de spéculations sur la divinité. Traçant une ligne de démarcation absolue entre Dieu et l'homme il a rendu impossible toute familiarité, tout sentiment tendre, toute réciprocité entre le ciel et la terre. Le Christianisme n'a innové dans ce sens qu'en faisant vio-

¹ Chardin, *Voyages en Perse*, t. III, p. 210, 213.

lence à son origine judaïque, et en provoquant la colère des vrais Israélites restés fidèles à la notion sévère de la divinité¹.

Ce passage doit causer un profond étonnement à qui-conque est tant soit peu familier avec la Sainte Écriture. Hé quoi! « tout sentiment tendre, toute réciprocité » étaient « impossibles » entre Dieu et son peuple? Et où rencontre-t-on des sentiments plus tendres que dans les Psaumes? Où peut-on voir plus que dans ces chants sacrés l'affection de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu? « L'idée de mettre en rapport le créateur avec la créature est aux antipodes de la conception sévère du Dieu sémitique, » nous dit-on, et il n'y a cependant presque aucun livre sacré des Hébreux où ce rapport ne soit établi! Aucune image n'est plus commune chez les auteurs sacrés. « Ton créateur est ton époux, dit Isaïe, Jehovah Sabaoth est son nom². » « Comme l'époux se réjouit avec son épouse, ainsi ton Dieu se réjouit avec toi, » dit encore le même prophète³. « Va, dit Dieu à Jérémie, et crie aux oreilles de Jérusalem : Ainsi parle Jehovah : Je me suis souvenu de toi et des faveurs que je t'ai accordées dans ta jeunesse, de ton amour et de [notre] mariage, quand tu me suivis au désert [du Sināi]⁴. » On pourrait multiplier ces exemples

¹ E. Renan, *Le Cantique des cantiques*, 1870, p. 119-121.

² Is., LIV, 5. Le mot que la Vulgate a traduit par *dominabitur*, signifie ton époux. Voir aussi *ibid.*, 6.

³ Is., LXII, 5.

⁴ Jér., II, 2.

à l'infini¹, mais les textes que nous venons de citer sont assez significatifs, et il est inutile d'insister davantage pour montrer combien sont fausses les assertions du rationalisme.

Ni le génie de l'Orient ni les habitudes littéraires, intellectuelles ou morales des Israélites ne s'opposent donc à ce que le Cantique des cantiques soit un poème allégorique; au contraire, tout nous révèle chez eux un penchant très prononcé pour l'allégorie en général², et en particulier pour l'allégorie que la tradition a toujours vue dans le chant de Salomon. Les rationalistes nient cependant qu'on puisse y en remarquer aucune trace. « Non seulement aucune arrière-pensée mystique ne s'y laisse entrevoir, dit M. Renan, mais la contexture et le plan du poème excluent absolument l'idée d'une allégorie³. » L'affirmation est tranchante; elle n'est nullement prouvée. Alors même que le sens allégorique ne s'imposerait point et ne transparaîtrait pas dans le drame que M. Renan et divers commentateurs découvrent dans le Cantique, ce sens n'en serait pas moins possible et même vraisemblable.

Il est faux, d'ailleurs, que l'allégorie ne se fasse point jour sous cette gaze diaphane, qui la couvre sans la cacher. Tout est vague, flottant, incertain, surtout

¹ Voir Jér., II, III, XI; Osée, II, 19-20; Ézécl., XVI; XXIII. Dans tous les livres de l'Écriture, l'idolâtrie du peuple de Dieu est appelée un adultère.

² Voir les allégories contenues dans les prophéties d'Ézéchiël et les paraboles des Évangiles.

³ E. Renan, *Le Cantique des cantiques*, 1879, p. 115.

quand il est question de l'épouse. Tantôt c'est une bergère, tantôt une vigneronne, tantôt la fille d'un prince¹; dans un passage, elle est renfermée dans le harem, dans un autre au contraire elle erre la nuit au milieu de Jérusalem et elle y rencontre d'autres jeunes filles, ce qui est bien peu d'accord avec les coutumes orientales; ailleurs nous la voyons descendre du Liban, de la cime de l'Amara, du sommet du Sanir et de l'Hermon et d'autres lieux encore²; ici elle est censée mariée, là c'est encore un enfant sous la garde de ses frères; nous ignorons si le nom de Sulamite est son propre nom ou l'indication de son lieu d'origine; les critiques ont vu dans ce livre, les uns un recueil de chants, les autres, un drame; ces derniers ont entrepris d'en distinguer les scènes et ils sont arrivés à des résultats tout différents: autant de commentateurs, autant de plans³; en un mot, c'est partout le vague et l'incertitude d'une allégorie, d'une action qui se passe dans un endroit mal déterminé et dont les personnages, les temps et les lieux sont enveloppés d'une sorte de nuage, comme dans la parabole de l'enfant prodigue et des dix vierges de l'Évangile⁴. L'Église n'a donc point tort de voir une allégorie dans le Cantique des cantiques, c'est-à-dire le symbole de l'union de Dieu avec l'âme fidèle.

¹ Cant., VIII, 1.

² Cant., IV, 8.

³ Voir le tableau synoptique qu'en a fait M. Renan dans l'Introduction de sa traduction du *Cantique*, p. 24-41.

⁴ U. Ubaldi, *Il Cantico dei Cantici secondo il Signor E. Renan*, in-8°, Rome, 1883, p. 24-25.

La Synagogue l'entendait de l'union de Jéhovah; les chrétiens l'expliquent de l'union de Jésus-Christ avec l'âme dévote¹. Le rationalisme rejette cette seconde interprétation plus encore que la première², parce qu'il ne peut admettre que l'auteur sacré ait eu le don de prophétie et ait pensé à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous n'avons pas à établir ici tel sens plutôt que tel autre. L'Église croit à l'inspiration des Livres Saints; nous y croyons avec elle, nous acceptons son autorité et son interprétation; la critique incrédule ne croit à rien de surnaturel, ce n'est pas le lieu de prouver dans cet ouvrage qu'elle a tort; il nous suffit d'avoir montré que le Cantique est un poème allégorique, comme tant d'autres poèmes populaires en Orient.

¹ Nous parlons de l'interprétation la plus commune. En général, l'allégorie est susceptible d'interprétations diverses, comme la plupart des paraboles de l'Évangile. Plusieurs peuvent être légitimes, d'autres sont abusives, comme par exemple celle de M. Noack, professeur à l'Université de Giessen, qui a vu dans le Cantique des cantiques une allégorie politique: d'après lui, c'est un poème qui célèbre l'alliance du royaume d'Israël avec le pharaon d'Égypte Tharaka. L. Noack, *Tharraqah und Sunamith, das Hohelied in seinem geschichtlichen und landschaftlichen Hintergrund*, in-8°, Leipzig, 1869. Cf. J.-E. Veith, *Koheleth und Hohelied*, in-8°, Vienne, 1878, p. 285.

² Ed. Reuss, *Le Cantique des cantiques*, p. 5-6.